

Lia Vainer Schucman

Familles mixtes

Tensions entre couleur de peau et amour

Traduit du brésilien par
Paula Anacaona



ISBN : 978-2-490297-21-4

Titre original : *Famílias interraciais, tensões entre cor e amor*

© 2018 by Lia Vainer Schucman

© 2022 Editions Anacaona pour la traduction française

Sommaire

| | |
|--|-----|
| Préface | 9 |
| Introduction et brève contextualisation bibliographique sur les familles mixtes interraciales au Brésil | 15 |
| Ma mère a peint mon père en blanc : affects et négation de la race | 39 |
| La couleur d'Amanda, entre blanche, café au lait, et noire : identification familiale dans la complexité des classifications raciales brésiliennes | 59 |
| Le racisme familial et la difficile construction de la négritude positivée : du cheveu lissé au cheveu crépu | 89 |
| De la démocratie raciale à la prise de conscience du mythe : la rencontre avec le racisme dans la vie de l'autre | 117 |
| Conclusion | 141 |

Préface

« L'amour est une construction sociale » : nos affects, nos goûts et nos désirs sont en effet conditionnés par la totalité sociale. Le discours sur un amour « romantique », « pur », « plus fort que tout » cache une autre réalité : même les liens affectifs les plus nobles se forment et se maintiennent au sein d'un monde hiérarchisé, violent et profondément inégal.

La détermination sociale des relations affectives porte donc des complexités profondes qui vont au-delà de constatations générales. Comment et dans quelle mesure les relations affectives sont-elles influencées par la société ? Pour répondre à de telles questions sans tomber dans des discours arbitraires et des fantasmagories conceptuelles, il faut analyser les relations affectives dans leur caractère concret, étudier comment les subjectivités individuelles font partie d'une structure particulière et sont en même temps des déterminants du tout social. C'est ce que se propose de faire Lia Vainer Schucman d'une façon rigoureuse, originale et courageuse.

Son livre est un modèle exemplaire de recherche qui met en relation les processus de constitution de la subjectivité et la structure sociale. Son objet de recherche – la dynamique des familles mixtes interraciales – nous est présenté de façon bien délimitée et définie. Si l’amour est une construction sociale, le racisme l’est aussi. Pour démontrer cette hypothèse, Lia Schucman a rencontré des familles et les a laissées raconter leurs histoires, où il apparaît que les connexions affectives, malgré leurs particularités, peuvent aussi être traversées par le racisme. Et il y a plus – et c’est là que se trouve l’originalité du travail de l’autrice : le racisme est traité comme partie constituante des familles, dont les relations sont basées sur la hiérarchie et le pouvoir. Si la famille est comprise comme un lieu de respect et de hiérarchie, ceux-ci ne sont réellement compréhensibles qu’en observant la façon dont le clivage racial définit ces termes dans chaque contexte social. En ce sens, si la discrimination raciale est une relation de pouvoir qui s’impose contre la volonté consciente des individus, l’amour familial se manifeste lui aussi comme une relation de pouvoir où la race est un élément organisateur.

En bonne enquêtrice, l’autrice invite les lecteur·ices à l’accompagner dans son parcours. Le livre commence d’ailleurs par une explication de la méthodologie adoptée, une définition des familles mixtes interraciales, et une présentation de la structure des entretiens – tout cela pour que les lecteur·ices puissent parcourir les chemins qui vont des discours aux affects et à la compréhension d’une société marquée par le racisme.

La recherche bibliographique est également à saluer. Lia Schucman mentionne les principales études brésiliennes portant sur les familles mixtes, ce qui est un point de départ important pour continuer les recherches sur ces thèmes.

Familles mixtes – tensions entre couleur de peau et amour est un livre sur les familles, mais surtout sur le racisme structurel. Le racisme est ici traité comme un aspect essentiel de notre forme de sociabilité, de normalisation et de naturalisation des hiérarchies, des places et des discours et qui, inévitablement, pénètre les familles mixtes. L’autrice nous montre comment les principaux modes de fonctionnement du « racisme à la brésilienne » – selon une logique de négation du racisme et d’exaltation de la démocratie raciale – apparaissent dans les discours produits à l’intérieur même des familles, soit en « normalisant » la violence raciste, soit en conscientisant les personnes blanches de leur place de privilège, mais ils portent toujours avec eux des effets psychosociaux déterminants dans la trajectoire des individus.

Je souhaite également saluer le courage de l’autrice : courage de faire des recherches sur des thèmes qui ne sont pas toujours bien considérés par le monde universitaire (lui aussi raciste) ; courage d’affronter des problèmes dans sa vie personnelle ; courage de se dévouer à un travail aussi complexe avec persévérance dans un contexte de crise sociale et de discrédit de la connaissance scientifique et de la notion même de vérité. Lia Schucman a montré son courage – et ce dès son premier livre sur la blanchité, qui analyse les mécanismes de pouvoir attribuant des privilèges sociaux aux personnes blanches.

Familles mixtes – tensions entre couleur de peau et amour place Lia Schucman parmi les chercheuses brésiliennes les plus en vue sur la question raciale, et j’ose même avancer parmi les intellectuelles les plus importantes de notre pays. Schucman transcende son domaine d’étude, qui est la psychologie sociale, et nous offre un livre qui peut servir de paramètre pour divers champs des sciences humaines, aussi bien par sa forme

– méthodologie impeccable, écriture élégante et généreuse – que par son contenu – thème essentiel aux débats contemporains. En outre, en abordant les tensions raciales dans les familles, l’auteur affirme que la subjectivité est un aspect structurel de la société et, en tant que telle, est une donnée politique. En effet, on ne peut pas comprendre le Brésil et ses contradictions sans comprendre le processus politique de constitution des sujets. Enfin, tout désir de transformation sociale et de lutte contre l’inégalité passe par la compréhension de la façon dont le politique constitue, et est constitué, par l’économie raciale des affects. Après tout, si l’amour est une construction sociale, il est aussi politique.

Silvio Luiz de Almeida

Docteur en philosophie et théorie générale du droit (USP).
Professeur de droit à l’université Mackensie et São Judas Tadeu.
Président de l’institut Luiz Gama.

*Pour le bien vivre de toutes les familles mixtes
brésiliennes*

Introduction

Ce travail est issu d'une série de questions nées au fil de ma trajectoire en tant que chercheuse sur les relations raciales au Brésil. En effet, de nombreuses personnes m'exposaient les conflits produits par la question de la race au sein de leurs familles. Leur souffrance liée au racisme dans le sein familial était intense, et j'y décelais des blessures profondes et traumatiques. J'ai eu envie de comprendre comment ces relations, pourtant imprégnées d'amour, d'affect et de consanguinité, pouvaient aussi être violentes et répressives du point de vue racial.

Dans ma thèse de doctorat, qui portait sur la race, la hiérarchie et le pouvoir dans la construction de la blancheur à São Paulo, j'ai cherché à comprendre comment les présupposés faux ou imaginaires sur la race – sachant que la race, d'un point de vue biologique, n'existe pas – ont pu avoir des effets concrets tellement puissants qu'ils se sont mis à réguler des pratiques quotidiennes, des perceptions, des comportements et des inégalités entre différents groupes humains. Mon objectif était d'étudier comment l'idée de la race, et particulièrement l'idée fallacieuse de supériorité construite autour de la signification de l'« être Blanc », a été appropriée par des individus considérés Blanc·hes, dans la ville de São Paulo. Les résultats de cette étude montrent que cette fausse idée de supériorité morale, intellectuelle et esthétique fait encore partie de la construction de ces individus, et forme ce que l'on appelle la *blanchité* – ou l'identité raciale blanche¹.

Logiquement, le prolongement prévisible de cette thèse était de comprendre comment la blancheur était déplacée,

1 Dans ma thèse, l'identité raciale blanche (blanchité) se caractérise dans les sociétés structurées par le racisme comme une place de privilèges matériels et symboliques construits sur l'idée de « supériorité raciale blanche ». Celle-ci a été forgée par le concept de race théorisé par les hommes de science du XIX^e siècle, qui ont délimité des frontières hiérarchisées entre les Blanc·hes et les autres constructions racialisées.

négociée, déconstruite et aussi affirmée dans les relations interpersonnelles entre Blanc-hes et Noir-es. C'était peut-être là que se trouvait la clé pour comprendre les multiples relations de domination raciale dans l'intimité familiale et, aussi, analyser comment ces relations affectives pouvaient déclencher des processus de désidentification – et ainsi déconstruire le racisme chez les personnes blanches. Mon hypothèse de départ était que l'intimité interracial pouvait être une place privilégiée pour comprendre qualitativement les relations raciales brésiliennes. C'est donc par cette problématique initiale que j'ai cherché à articuler la thématique raciale avec les études sur la famille.

Le présent livre est donc le fruit de ces années de recherche, pendant lesquelles j'ai étudié et analysé la façon dont les familles mixtes interraciales vivent, négocient, légitiment, construisent et déconstruisent les signifiants de la race et du racisme quotidien vécu par les membres non-blanc-hes de ces familles. J'ai également cherché à savoir comment les stéréotypes et les hiérarchies de race apparaissaient dans les dynamiques familiales, dans leurs structurations et les expériences émotionnelles qui sont mobilisées dans les échanges familiaux.



Dans l'introduction et la *Brève contextualisation bibliographique sur les familles mixtes interraciales au Brésil*, je présente quelques études pionnières sur ce thème, afin de le contextualiser dans la société brésilienne.

Dans le chapitre *Ma mère a peint mon père en blanc : affects et négation de la race*, j'analyse, chez les familles Alves et Gomes, comment le mécanisme de négation du Noir et de la

négritude¹ de l'autre, au sein d'une famille mixte, s'articule par les membres blancs de la famille comme une dynamique possible pour supporter au sein de la famille les conflits et les tensions raciales de la société. Dans ces cas, alors que les sujets blancs établissent des liens et des affects avec des personnes noires, iels continuent malgré tout à légitimer les hiérarchies raciales de la société au sein de la famille.

Dans le chapitre *La couleur d'Amanda, entre blanche, café au lait, et noire : l'identification familiale dans la complexité des classifications raciales brésiliennes*, j'expose, à travers l'analyse de la famille Soares, comment les processus identificatoires dans les relations interfamiliales sont essentiels pour comprendre l'autoclassification raciale des enfants de couples mixtes interraciaux.

Dans le chapitre *Le racisme familial et la difficile construction de la négritude positivée : du cheveu lissé au cheveu crépu*, je décris, à travers l'histoire de Mariana, les effets psychosociaux de la violence raciale et du racisme sur les personnes noires dans des ambiances familiales où la personne blanche de la famille est explicitement raciste. Dans cet exemple, la catégorie « race » peut être un facteur important pour penser au développement et à la qualité des liens familiaux.

Dans le chapitre *De la démocratie raciale à la prise de conscience du mythe : la rencontre avec le racisme dans la vie de l'autre*, j'analyse, à travers l'étude de cas de la famille Albertini, l'histoire de personnes blanches dont la cohabitation avec un-e membre noir-e de la famille a déclenché une prise de conscience

1 La négritude est ici entendue comme l'identité noire, le sentiment d'appartenance à la race noire, ou encore la manière de sentir et d'être Noir. Nous l'employons ici sans lien avec le courant littéraire et politique né dans les années 1930 et rassemblant des écrivains noirs francophones qui revendiquaient l'identité noire et sa culture. (N.d.T.)

du racisme et des différentes formes de hiérarchies raciales dans la structure sociale brésilienne. Cet exemple m'a permis de conclure que la famille peut être un lieu privilégié pour développer des stratégies de lutte, de compréhension et d'analyse de la violence raciste vécue dans la société de façon plus globale.

Le parcours de ma recherche

Mon projet original était de réaliser une enquête ethnographique auprès de familles mixtes interraciales dans la ville de São Paulo. J'ai sélectionné des familles à partir de recommandations d'ami-es et de connaissances, sans restrictions liées à la classe sociale, au niveau de scolarité et à la localité du domicile. La seule exigence était que la famille, ou au moins un-e de ses membres, s'autoclassifie comme mixte ou interraciale. J'ai rapidement été en contact avec 13 familles qui ont accepté de participer à cette enquête. Cependant, j'ai remarqué une certaine gêne lorsque j'ai annoncé que j'aimerais non seulement faire un entretien, mais également cohabiter avec la famille pendant quelques semaines, pour observation. Au-delà d'un inconfort naturel à partager sa routine familiale avec une personne extérieure, la fragmentation partielle de certaines familles a sûrement été l'une des raisons de leur refus. La plupart des enfants avaient déjà quitté le domicile de leurs parents et avaient leurs vies privées respectives. Un élément externe pouvait produire un certain déséquilibre dans cette dynamique, qui est également fragile. J'ai donc abandonné cette possibilité et envisagé une nouvelle approche, moins invasive, moins quantitative et plus qualitative.

Mon choix s'était porté sur l'ethnographie comme méthodologie car il me semblait que les hiérarchies raciales dans

les dynamiques familiales seraient plus facilement perçues en observant les relations quotidiennes entre les membres des familles et l'usage de l'espace physique des foyers étudiés. Cette hypothèse venait de la lecture de travaux comme ceux de France W. Twine, qui avait mis à jour, par son enquête ethnographique réalisée pendant plus d'un an dans une ville de l'État de Rio de Janeiro, l'humiliation quotidienne subie par les membres noirs des familles. Twine avait identifié toute une zone d'effacements et de silences bâtie au fil du temps, comme par exemple la disparition des ancêtres noir-es ou métis-ses des albums de famille et des photographies décoratives dans la maison¹.

Malgré toutes les potentialités d'une enquête ethnographique, j'ai néanmoins abandonné ce procédé pour le remplacer par des entretiens comme élément empirique à être raconté, interprété et élaboré. J'ai recontacté les familles en leur expliquant que je souhaitais rencontrer tous les membres de la famille ensemble lors d'un entretien. Elles ont cette fois accepté sans problème.

J'ai donc réalisé 13 entretiens au cours de cette recherche (sept ont été enregistrés et six ont eu lieu lors de conversations informelles)². J'ai choisi cinq de ces entretiens pour construire le récit que je présente ici dans une progression théorique, chacun étant lié à des thèmes spécifiques.

Les entretiens

Lors de la réalisation de cette enquête, j'étais chercheuse et post-doctorante à l'Institut de psychologie de l'université de

1 TWINE, F.W. *Racism in a racial democracy : the maintenance of white supremacy in Brazil*. New Jersey : Rutgers University Press, 1997.

2 Les entretiens sont transcrits avec le moins d'altérations possibles dans les paroles des enquêté-es.

São Paulo, et plus précisément au département de psychologie sociale, qui fait partie du laboratoire d'études de la famille, des relations de genre et de la sexualité (LEFAM), sous la supervision de la professeure Belinda Mandelbaum. Pour certains entretiens, j'ai bénéficié de l'aide de Felipe Fachim. Deux des familles enquêtées étaient des indications de ses relations personnelles.

Le fait d'être déjà insérée au sein des discussions universitaires et non-universitaires sur la thématique raciale m'a permis d'être en contact avec des personnes et des familles mixtes y compris au sein de mon cercle social et professionnel. Je n'ai donc pas eu de problème particulier pour localiser ces familles.



Je n'aurai pas eu autant d'informations si mon comportement d'observatrice avait été simplement protocolaire et distant. D'ailleurs, une posture trop défensive et distante de l'enquêtrice devant ses enquêtés ne ferait que répliquer la plupart des projections imaginaires qui soutiennent le discours raciste dans ses latéralités voilées. C'est pour cette raison que mes interventions peuvent parfois sembler invasives. Mais je le répète : cela n'a pas de sens, dans le champ de la psychologie, d'effacer la présence de l'observatrice et son humanité. En tant que chercheuse, je dois chercher l'information et faire un travail de vérification solide, et plus il est solide, plus le témoignage recueilli sera respecté dans son intégrité. La relation de confiance a permis une interaction franche et directe entre les enquêtés et moi-même, avec parfois un certain niveau de tension. N'oublions pas qu'il s'agit d'un des thèmes tabous de notre société, qui exige un grand soin et surtout de la transparence. La décision d'avoir une conversation franche (mais rigoureuse) plutôt qu'un

entretien protocolaire était donc un choix délibéré. Enfin, toutes les enquêtés ont été consultés avant d'avoir leurs paroles exposées, outre la protection que leur donne l'anonymat.



Grâce à ces témoignages, j'ai pu comprendre comment les sujets s'approprièrent et modalisaient le signifiant de la race, ainsi que l'ensemble des discours qui imprègnent le thème. La feuille de route des entretiens comportait des questions spécifiques sur les relations interraciales et la relation de chaque personne avec la race et le racisme. Les questions étaient construites dans l'objectif de comprendre si, et comment, les sujets de ces familles légitimaient et/ou déconstruisaient les hiérarchies raciales au sein de leurs relations intimes.

J'ai analysé le contenu manifeste des paroles des sujets, mais aussi les dynamiques familiales en elles-mêmes : les positions hiérarchiques de chacun-e, les gestes ou langage corporel par exemple.

J'ai constaté que dans toutes les familles, il y avait une personne qui occupait la place de l'autorité pour parler sur le sujet de la race. Cette personne cherchait, la plupart du temps, à nier l'existence de préjugés et/ou d'une hiérarchie raciale au sein de la famille, même lorsqu'elle y était confrontée par les autres membres. Mon hypothèse est que, pour ces personnes, assumer l'existence de ce type d'inégalité mettrait en danger la structure familiale – fondée, dans sa base sociale, sur le principe de l'amour, du respect et de l'égalité entre ses membres. J'ai également observé que, dans une même famille, il y avait des opinions contraires sur le fonctionnement du racisme et le positionnement identitaire dans les classifications raciales brésiliennes

complexes. Cette différence de positions identitaires est apparue principalement entre les générations.

Le choix de l'entretien avait ses limites, mais il permettait également d'élargir certains horizons. Un des plus grands défis était de prêter attention aux silences et aux non-dits : qui dit quoi, comment ces paroles sont dites, qu'est-ce qui est passé sous silence devant certain-es et dit devant d'autres, la position hiérarchique habituelle de la personne qui parle au sein des relations familiales, etc.

Mon sentiment est que, dans toutes les familles, certains sujets ne pouvaient pas être évoqués par toustes et pour toustes. Chez la famille Albertini (*De la démocratie raciale à la prise de conscience du mythe*), le malaise des enfants et de l'épouse/mère pour parler du racisme vécu par l'époux/père devant lui était palpable – le père étant dans une position défensive pour évoquer des situations de violence raciste. J'ai alors décidé de faire un deuxième entretien, avec uniquement l'épouse/mère et les enfants, afin d'identifier précisément les zones de silence et d'interdits. On peut certes perdre certains éléments du fait de l'absence d'un membre de la famille mais, dans ce cas précis, il m'a semblé que les bénéfiques seraient plus importants.

Pendant les entretiens, j'ai été confrontée à une autre difficulté : il y a, dans toutes les familles, des hiérarchies internes liées à la génération, au genre, aux affinités, aux identifications, à l'époque où l'enfant est né-e, etc. Je devais donc essayer de ne pas voir la race comme « clé d'interprétation » pour tout. Voici un exemple¹ : la fille la plus jeune (et née bien après) d'un couple de mère blanche et de père noir est la seule enfant blanche – ses trois frères sont Noirs. Elle est la seule à avoir étudié dans

¹ Cet exemple n'est pas inclus dans ma recherche, je l'utilise uniquement pour illustrer la méthodologie utilisée.

une école privée, à avoir fait de la natation et des cours d'anglais privés. Ma première réaction a été de penser qu'il pouvait s'agir d'une préférence d'éducation – même inconsciente – liée au fait qu'elle était la seule Blanche. Cependant, cette fille est née alors que ses parents s'étaient stabilisés financièrement, et que ses frères plus âgés travaillaient déjà et pourvoyaient à leurs besoins. Il y a donc un ensemble de possibilités d'interprétations à son éducation privilégiée.

J'ai donc cherché à ne pas imposer la race lorsque celle-ci n'était pas mentionnée de façon directe par les propres enquêté-es. Face à un récit transversal non-thématisé par la race, mais avec un contour discursif d'interprétation facile et tentatrice, ma décision a toujours été d'attendre que surgissent chez mes interlocuteur-ices des termes directs faisant référence à la race.

À d'autres moments, j'ai pu constater que le racisme subi dans les relations interfamiliales était un sujet interdit. De par mon expérience de chercheuse dans les relations raciales, j'ai très souvent entendu des récits d'hommes et de femmes noir-es rejeté-es par les membres blancs de leur famille. Des personnes qui entendaient leur père ou leur mère dire que leurs cheveux ou leur nez étaient laids, ou leur couleur trop foncée. Pour écrire le chapitre sur la violence vécue dans le milieu familial, j'ai donc pris la décision de faire des entretiens individuels, afin que les enquêté-es se sentent en sécurité pour parler de sujets aussi douloureux. Ce choix m'a permis de recueillir des témoignages très émouvants, une dimension fondamentale pour identifier l'intensité du sentiment et de la douleur circonscrite dans le vécu racial du sujet.